

Salimata l'africaine.

Un conte érotique ayant pour scène le Burkina Faso

- *"Attention, attention, monsieur "Marco" en partance pour Paris sur le vol 435 d'Air Inter, veuillez vous présenter au kiosque d'information s'il vous plaît."*

J'avais peine à imaginer entendre ainsi mon nom. J'attendais Sali depuis déjà des heures et je désespérais de la revoir avant mon départ pour Paris.

- *"Monsieur "Marco", veuillez vous présenter au kiosque d'information s'il vous plaît."*

- *"C'est elle, elle est enfin là" me dis-je.*

Subitement, mon cœur s'était mis à battre. J'avais presque désespéré qu'elle ne vienne à ce rendez-vous. Mais elle était là, enfin. Comme hier, elle m'avait fait patienter, des heures interminables à l'attendre et à fabuler sur ces derniers moments passés avec elle avant mon départ prématuré pour l'Amérique. J'oubliais subitement cette longue attente sachant que j'allais m'imprégner une autre fois de son corps d'ébène de sensuelle Africaine.

- *"Je répète, Monsieur Marco en partance pour Paris, veuillez vous présenter au kiosque d'information s'il vous plaît."*

La voix de la speakerine du kiosque d'information se réverbérait sur les parois solides du grand hall; je n'entendais plus que cette voix qui masquait les bruits assourdissants de la foule qui s'agglutinait depuis des heures déjà dans la salle des pas perdus de l'aérogare de Ouagadougou. La voix neutre et fonctionnelle de la préposée au kiosque d'information sonnait à mes oreilles comme une caresse pleine de sensualité. Sali était là tout près, je la touchais presque, je vibrais dans mon corps comme avant l'acte sexuel.

Elle se faisait dénommer Sali mais son nom véritable était Salimata. Je ne la connaissais que depuis hier, mais sa présence m'était familière. Je devais déjà la quitter, avant même de l'avoir vraiment connue. Belle et envoûtante Africaine pour meubler à jamais mes rêves exotiques d'aventures amoureuses.

Elle était là tous les après-midi à la piscine de l'hôtel Ran où je logeais. Je ne lui adressais jamais la parole. Et pourtant elle était devenue une présence familière, et je m'inquiétais intérieurement lorsqu'elle était absente. Elle était devenue une amie que l'on regarde de loin et que l'on voudrait mieux connaître. Petite ondine inhabile, elle essayait de maîtriser les eaux peu profondes de la piscine de l'hôtel Ran, tous les après-midi après 13 heures, durant la sieste quotidienne dont je me privais régulièrement pour la regarder silencieusement étaler son merveilleux corps sombre de jeune africaine.

Je l'avais choisi parmi toutes les figurantes de l'étrange aréopage qui fréquentait l'hôtel, les Occidentales pédantes et toujours pressées, les jolies touristes à l'allure égarée, les belles Africaines élégamment apprêtées pour l'amour, les employées nonchalantes, toutes aussi disponibles à succomber à mes pulsions sexuelles; mais j'avais choisi Sali qui ne paraissait pas être là dans ce but, je ne savais pas vraiment pourquoi, mais je l'aimais déjà à distance.

J'étais là, debout et immobile, entouré de mes bagages à main, parmi la foule colorée et indisciplinée qui encombrait le hall principal de l'aérogare de Ouagadougou. J'avais désespéré de la revoir enfin, avant mon départ pour l'Amérique. Elle m'avait donné rendez-vous.

Et elle était maintenant là, quelque part parmi cette foule dense et animée. J'avais des frissons d'adolescent et pourtant je le savais, il ne pouvait y avoir au bout de cette rencontre une quelconque aventure sexuelle. Je prenais l'avion ce soir même.

J'avais gaspillé 100 jours de mon temps à faire semblant de coopérer à l'avancement technologique d'une Afrique qui semblait savoir déjà ce qu'elle voulait, et qui se devait d'accepter mon aide et celle de mes compagnons d'entreprise, pour obtenir ces utiles billets verts provenant des agences de coopération internationales.

Tous ces moments d'oisiveté à souhaiter la collision charnelle avec cette fleur, toute noire, parmi toutes ces autres fleurs aux couleurs d'ébène qui essaïmaient de partout comme des papillons multicolores jouant et folâtrant à se laisser prendre et qui vous faisaient oublier la banalité de la ville, la tristesse du pays, l'insignifiance du mâle, la poussière qui vous gava la gorge, la bureaucratie tatillonne, jusqu'à la raison d'être de l'Afrique.

Nous avons dîné la veille au restaurant "Le Jardin". Elle m'avait proposé l'endroit; ce premier rendez-vous qui devait nous faire se rencontrer pour la première et hélas, pour la dernière fois. Nous avons mangé, attablés dans un coin discret du jardin. Belle et entreprenante Africaine que j'avais embrassée avec passion. Elle avait, je le sentais, planifié ce moment qu'elle savourait autant que moi.

Je l'avais attendu des heures, impatient dans les jardins de l'hôtel Ran, désespérant qu'elle ne vienne, puis elle était apparue au moment où je n'espérais plus la voir venir, je comprenais enfin que se faire attendre, c'était aussi cela être femme. Elle était radieuse, elle m'avait embrassé comme si nous nous étions connus depuis toujours. Nous avons arpenté les rues sombres et désertes de Ouagadougou, contourné les jardins de l'hôtel Ran, longé le marché désert, traversé les grands boulevards sinistres, contourné la place de la Révolution où ses frères, avait-elle dit d'une voix triste, étaient morts sacrifiés pour une inutile Révolution. Nous avons traversé la ville déserte, main dans la main, cette ville poussiéreuse et anonyme qui nous appartenait que pour une nuit; j'étais redevenu un gamin qui découvrait pour la première fois, la passion charnelle.

- *"Monsieur "Marco, veuillez vous présenter au kiosque d'information s'il vous plaît."*

L'appel de mon nom se répercutait sur les parois denses du hall et frappait mes tympans, me plongeant pour un instant dans les gouffres du rêve.

J'avançai en direction du kiosque d'information. Je ne la voyais toujours pas. Et pourtant, elle était là, et mon cœur qui le savait battait la chamade. J'avançais maladroitement en direction du kiosque d'information, bousculant au passage ces êtres multicolores qui s'agitaient en désordre sur le parquet glissant et qui emplissaient le grand hall depuis déjà 4 heures que nous attendions le départ du vol 435.

J'oubliais momentanément mon état d'exilé dans ce pays perdu à faire semblant d'y travailler. Sali me regardait. Je ne voyais que les globules blancs de ses yeux, son visage se confondait à la noirceur de la nuit et luisait momentanément sous les reflets de la lune.

Les ongles de ses doigts s'étaient enfoncés dans mes chairs. Des frissons étranges parcouraient mon corps.

Nous marchions dans les rues larges et désertes de Ouagadougou, c'était la première fois que nous étions seuls tous les deux. Sali m'avait abordé pour la première fois l'après-midi même aux abords de la piscine, elle s'était approchée et présentée, et elle s'était assise à ma table comme si nous nous connaissions depuis toujours. Je l'observais depuis des heures feignant de lire, feuilletant sans cesse un vieux SAS éreinté, elle semblait ne pas ignorer l'intérêt que je lui portais et m'avait abordé sans aucune gêne.

Elle était belle dans sa quasi-nudité, un corps svelte sur de longues et fines jambes et des seins minuscules, qui se voyaient à peine, gonflant légèrement le bustier de «propylène» de son maillot deux-pièces, dont les dessins aux fleurs multicolores scintillaient, comme des étoiles sur sa chair légèrement cuivrée; de fines bulles d'eau perlaient encore sur son corps bronzé, comme sur la peau tannée d'un animal sauvage. Elle ressemblait à un fauve, une panthère extasiée qui me fixait de ses yeux immenses aux globes étrangement blancs, elle me parlait sans aucune gêne, comme si nous l'avions fait tous les jours depuis déjà un mois que j'étais là, et que je fréquentais ainsi les abords de la piscine. Je la regardais ébahi et un peu surpris de la voir si décontractée, comme si ce n'était pas la première fois, mais nous n'avions que peu de temps et ça, je le savais.

Lorsque nous nous sommes quittés cet après-midi-là, elle m'avait donné rendez-vous pour le soir même, nous allions dîner ensemble, dans un restaurant de son choix.

Je l'ai aperçue au loin, je n'étais plus certain que c'était Sali, une autre femme semblait-il, qui s'était transformée, comme pour souligner un événement significatif, un long corps effilé drapé d'un boubou dessiné de mille tatouages; elle s'avançait nonchalamment faisant tourner ses hanches mobiles autour de l'axe central de son corps rectiligne, elle fendait la foule, déterminée, telle une déesse sûre d'elle.

Elle portait un étrange turban fleuri, qui s'enroulait autour de son crâne et cachait complètement ses cheveux; elle était décorée de multiples babioles, des bijoux scintillants aux poignets, de longs pendentifs aux oreilles et d'étranges amulettes, des colifichets sonores des colliers de perles qui pendaient sur sa poitrine jusqu'au niveau du plexus solaire; seuls étaient visibles, son visage, l'une de ses épaules, ses avant-bras et ses mains ainsi que ses chevilles, comme des taches insolites d'un noir profond, qui se détachaient sous l'éclat de cet assemblage coloré et mobile par l'action de son déplacement articulé dans l'espace.

Pédante, élastique, fluide et sonore, elle se déplaçait comme une panthère, elle fendait la foule avec volupté en se déhanchant, attirant les regards des hommes subjugués par sa beauté de bête fauve, ne détachant pas son regard de ma direction. Elle s'arrêta face à moi et déposa un long baiser sur mes lèvres atterrées.

***Je n'oublierai jamais
voyageur d'Amérique
éperdu dans ses îles d'Afrique
de pleurs de rires faciles
de souffrances de morts inutiles
de drames de guerres futiles
son rire lumineux s'est fondu à mes veines***

Je la serrais longuement, imprégnant tout mon corps dans son corps flexible et odorant, oubliant la foule médusée, je faisais comme si je m'enfonçais en elle et docile, elle se laissait prendre. Nous étions là plusieurs heures avant le départ de l'avion pour Paris, pour rien, sinon pour procéder aux longues et inutiles formalités d'embarquement. L'aérogare était encore presque déserte. Nous étions impuissants, à subir des contrôles irrationnels, l'humiliation des fouilles aussi inutiles qu'illusoire, à passer des tests de sécurité, des interrogatoires soupçonneux, dans cet univers qui semblait sorti d'un roman de Kafka, devant des douaniers, des douanières et des soldats armés, imperturbables et arrogants investis d'une autorité dont ils abusaient avec une joie intérieure non dissimulée.

Nos bagages nous étaient finalement remis après avoir été scrupuleusement vérifiés, nous pouvions circuler librement et y introduire n'importe quoi, avant qu'ils passent effectivement dans la zone dédouanée. Toute cette panoplie de contrôles, ces attentes interminables, ces interrogatoires soupçonneux, étaient rendus totalement inefficaces par cette simple anomalie de procédure. Je quittais ce pays de la façon que j'y étais entré et que j'y avais vécu, un court séjour, en ayant le sentiment de vivre dans l'irrationnel. Je pensai à Sali, belle et insolite, que j'espérais bientôt voir apparaître, que je prendrais dans mes bras, que j'aimerais et qui me ferait oublier tout l'irrationnel du pays, des gens, du temps présent.

Et elle était maintenant là. J'ai passé ces trop courtes heures qui me séparaient de l'embarquement, à circuler avec elle du hall vers la terrasse, du restaurant aux jardins, à l'embrasser longuement, à fouiller les replis mystérieux de son corps, comme si je devais entreposer, dans ma mémoire, en ce trop court instant, tout ce que j'allais laisser d'elle et que le temps ne m'avait pas permis d'approfondir, ce temps gaspillé à l'attendre sans jamais l'atteindre autrement que dans cet ultime moment. Sali était là, derrière la grille qui sépare la terrasse publique de la zone hors douane où j'étais déjà, alors que j'entendais l'appel de l'embarquement pour le vol 435. Nous nous tenions par la main, ne réalisant pas encore très bien, que ce départ pouvait signifier la fin d'une relation qui n'avait pas encore pris forme. Elle semblait triste.

Nous échangeons de petits cadeaux, de banals souvenirs, des photos, se donnant l'illusion de ne s'être jamais quittés. Sur la piste au loin, déjà les passagers envahissent le tarmac. Le personnel de bord de l'avion vérifie de nouveau les bagages des passagers avant de les laisser prendre l'escalier, qui les mène dans la carlingue de l'Airbus; double vérification, qui jette un doute de l'efficacité des formalités, que nous venons de subir de la part des représentants des autorités du pays.

Je dois quitter Sali maintenant. À ce moment, des employés de la sécurité de l'aéroport m'abordent et me demandent de les suivre. Je salue Sali une dernière fois ne comprenant pas encore la raison de cette interpellation.

On m'amène dans le bureau d'un officiel de la sécurité. Je ne comprends pas ce qui se passe, mon avion doit partir incessamment, je demande qu'on m'explique la raison de cette interpellation. Un fonctionnaire hautain et peu pressé me retient avec une lenteur et des détours linguistiques calculés, qui visent à magnifier volontairement sa fonction d'autorité. Il en a cure de me voir rater mon vol pour Paris. Il m'explique alors que j'ai enfreint les lois du pays en échangeant avec une jeune africaine, des objets non-identifiés entre les zones douanières de l'aéroport.

J'essaie sans succès de lui faire comprendre l'absurdité de ces allégations, et que je ne faisais qu'échanger des souvenirs banals avec une amie. Je comprends alors, que j'aurai beaucoup de mal à le convaincre avant le départ de l'avion, connaissant le caractère kafkaïen de ce pays et l'abus d'autorité de ses fonctionnaires!

Je suis là, immobile et sans défense, devant des fonctionnaires tatillons qui n'ont qu'un seul plaisir, celui de prendre les citoyens en défaut et de mettre en évidence leur pouvoir discrétionnaire.

– *"Attention, c'est le dernier appel pour les passagers du vol 435 en direction de Paris, veuillez vous présenter immédiatement au quai d'embarquement."*

L'appel des passagers du vol 435 se fait de plus en plus insistant, et je sais maintenant que je raterai l'avion. Je n'en ressens aucun regret, l'image de Sali remplit mon esprit, et je ne me rebute plus à l'idée de subir encore l'absurdité d'un séjour prolongé à Ouaga, je serai à ses côtés et c'est ce qui me reconforte. Mais serai-je libre pour le faire? Je n'en sais plus rien.

Mon esprit est perturbé. C'est d'ailleurs toujours ainsi dans ce pays; laissés à vous même, vous avez le sentiment d'être sur une autre planète, hors du temps, des lois, des coutumes; vous souhaitez pouvoir vous appuyer sur quelqu'un, une personne du pays ou venue d'ailleurs mais qui en connaît les règles non-écrites, et qui vous assure d'un sentiment réel ou illusoire de sécurité.

Et je pense à Sali, la seule, l'unique bouée de sauvetage qu'il me reste.

Sali est là, tout près, je l'aperçois par l'entrebâillement de la porte du local adjacent à celui où je suis. Impératrice, elle invective les fonctionnaires de service plus ébahis par sa beauté de déesse que par son arrogante diatribe; ils la dévorent des yeux, comme des satyres affamés.

Je comprends alors que mon sort est entre ses mains, que je ne suis qu'une victime impuissante et que je serai satisfait de mon sort quoiqu'il soit. Sali est là, me protégeant de la tyrannie bureaucratique, femme dans un monde d'hommes, seule et fragile devant l'arbitraire, j'ai pourtant confiance en Sali.

L'interrogatoire se prolonge. Dans le local voisin, Sali invective les fonctionnaires. Les hauts parleurs intensifient leur bavardage, la foule s'agite comme c'est le cas juste avant un départ incessant. Les sons qui proviennent des pistes indiquent un mouvement d'aéronef. Le vol 435 en partance pour Paris s'est mis en branle en direction du bout de la piste numéro 1.

Je ne ressens aucune amertume. La perspective de m'endormir enfin aux côtés de Sali me fait oublier l'absurdité de ma situation.

Un bruit infernal se fait entendre. Les murs de l'aérogare vibrent comme sous l'effet d'un tremblement de terre. La foule éperdue se bouscule de partout. Une immense boule de feu traverse la piste de part en part illuminant au passage l'aérogare d'une lumière intense. Le vol 435 s'est brusquement interrompu en bout de piste sous une immense gerbe de feu.

L'effet de surprise passé, une panique indescriptible s'empare des visiteurs, des préposés, et des gardes. La foule se bouscule, se piétine. Des vitres volent en éclat. Les militaires brandissent leurs armes en position de combat. Mes gardiens hébétés disparaissent dans le désordre. Ils me laissent sans surveillance. Sali est là, imperturbable, adossée à la porte, laissée seule sans surveillance, elle me tend les mains. Indifférente à ce qui se passe, elle m'entraîne hors de l'aérogare évitant avec adresse la cohue et la soldatesque en panique.

Nous nous dirigeons à l'extérieur, Sali me tire par la main, impassible mais volontaire. Puis nous enfourchons sa petite moto Honda, qui était garée là tout près, et nous nous perdons dans la nuit africaine à travers les mouvements désordonnés des véhicules, la panique et l'image irrationnelle du brasier qui consume l'aéronef, là-bas, très loin sur la piste. Elle n'a prononcé aucun mot. J'enroule mes bras autour de sa taille pour mieux m'imbriquer dans son corps. Elle se presse sur moi, et, pour un moment, je me sens en sécurité, mon âme est en paix. Nous contournerons les installations aéroportuaires. Un itinéraire anachronique sans doute, perturbé que je suis, je sens que je suis sous le contrôle entier de Sali et cela me console. Les sirènes, au loin, perturbent la nuit. Les terrains vagues et les pistes se remplissent de gens surexcités et inconscients de ce qui se passe. Sali seule est en contrôle, maniant sa fébrile moto à travers les obstacles qui jonchent la rue et elle semble seule à savoir où elle va.

Elle s'engage dans les rues non pavées des faubourgs entourant l'aéroport, puis sur une étroite et sinueuse piste en latérite, elle se faufile à travers des bosquets chétifs, évite les marres d'eau, les squelettes calcinés d'autos, les tas de débris, chassant les chiens errants, elle atteint le bout de la piste, là, à courte distance de la carcasse en flammes du vol 435 d'Air Inter.

Nous restons là immobiles un instant, regardant l'intense brasier qui éclaire la nuit d'une lumière rougeâtre, les mouvements désordonnés des véhicules et des ombres humaines sur le tarmac, l'Enfer, me dis-je.

Puis Sali s'éloigne précipitamment, je la vois disparaître derrière un bosquet, et je reste là, interloqué devant ce spectacle irrationnel, en essayant de comprendre pourquoi je suis ici, et non là-bas comme je le devrais, dans ce brasier, qui consume lentement la carlingue de l'Airbus et ses passagers prisonniers.

Devant moi, une ombre noire apparaît subitement, qui semble s'être détachée du brasier, comme un corps dénudé, celui d'une bête ou d'un être de couleur sombre, et qui s'effiloche au même rythme que les projections des flammes de l'incendie, comme si elle en faisait partie et s'en détachait, une ombre inquiétante qui s'avance dans ma direction.

C'est Sali, dont le corps d'un noir luisant déchiré de flammèches rouges, m'apparaît dans toute sa nudité.

Elle se dirige vers moi à pas mesurés, faisant onduler son corps filiforme, pareil à un serpent venimeux; elle est là, impériale et irréelle sur le fond de scène des flammes, qui s'agitent au rythme de son corps, comme si elle faisait partie du tableau d'ensemble, une image envoûtante et perverse de l'Enfer. Elle s'approche et s'agrandit et m'envahit et la chaleur, petit à petit, m'enveloppe, torture mon corps comme si je m'intégrais au brasier, ou que je faisais partie moi-même de l'Enfer. Je le sens, c'est comme si mes vêtements s'enflammaient, mon corps se consume, et ma chair grésille comme une cire en fusion, puis l'ombre de Sali, telle une Chimère vorace et insatiable, m'enveloppe de ses chairs sombres, dénudées et chaudes comme l'Enfer; elle s'étend de tout son long sur mon corps, dans une étreinte charnelle qui exacerbe mes sens.

Elle m'envahit comme une pieuvre aux chairs gluantes et me caresse et m'embrasse et me martyrise; mes sens s'agitent au contact de cette chair souple comme le cuir, qui glisse sur mes chairs fragiles et les scarifient au passage; elle m'emprisonne et je l'emprisonne des bras et des jambes, et nous plongeons ainsi l'un dans l'autre, basculant et roulant sur le sol irrégulier de la piste, écrasant les orties, fauchant les détritrus, indifférents aux morsures qui blessent nos chairs, se violentant mutuellement, se mordant comme si nous allions nous dévorer l'un et l'autre, se pénétrant, copulant tels des fauves surexcités, et s'immolant par un rituel diabolique, dans un orgasme sans fin, une jouissance éternelle, qui dure, qui dure, qui perdure et qui dure encore et encore.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes, décembre 1999) © 1999 Jean-Pierre Lapointe
Lecture multimédiatique sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/contes3a.htm>
(3379mots) corrigé 2017